

**PLATON, *LE BANQUET* (2)
DISCOURS DE SOCRATE**

L'AMOUR COMME VOIE SPIRITUELLE

DISCOURS DE SOCRATE

Le Banquet, qui réunit plusieurs discours sur l'amour, se présente comme une sorte de « joute oratoire » autour de la table. Socrate est le dernier à prendre la parole, bien après Aristophane et son discours sur l'androgynie. Dans ce texte, il expose une manière de concevoir l'amour qui lui vient directement de la prêtresse Diotime, une étrangère qui autrefois l'aurait « instruit des choses concernant l'amour ».

Selon cette conception, l'amour charnel – Eros – ne constitue qu'un palier qui permet d'atteindre en réalité une aspiration bien plus haute : le « Beau », autrement dit le Bien, la Vérité. Mais dans l'amour réside aussi la volonté de perpétuer une descendance pour s'assurer de son immortalité ; c'est pour cela que Socrate sépare les hommes en deux catégories – le texte consacre son propos au genre masculin, et ne laisse guère de place aux femmes – : ceux qui sont féconds dans leur corps s'assurent de leur immortalité en « engrossant » de beaux ventres, mais ceux qui sont féconds dans leur âme parviendront à l'immortalité en accouchant d'enfants immortels, c'est-à-dire en créant leurs œuvres. Selon ces propos, une ascension vers le « Beau » ne saurait s'amorcer sans un passage obligatoire par Eros, sorte de voie d'initiation qui explore la multiplicité des beautés, et qui permettra à l'initié de se rapprocher du Beau. En somme, selon cette perception, l'amour est un médiateur vers le Beau.

Cette œuvre, qui constitue un des socles de la culture occidentale, inspirera aux philosophes et écrivains de nombreuses représentations de l'amour idéalisé. Elle inspirera en particulier les poètes de la Renaissance, au moment de la redécouverte du *Banquet* grâce à Marcile Ficin. De ce texte provient entre autres l'expression d'« Amour platonique » conceptualisée à la Renaissance. On peut noter toutefois une différence essentielle entre la notion d'« Amour platonique » et le discours de Socrate : l'« Amour platonique » cloisonne la relation dans une dimension chaste qui n'est pas du tout évoquée par Socrate... Bien au contraire, chez celui-ci l'éros est le point de départ vers l'amour du Beau. La notion d'« amour platonique » telle qu'elle est aujourd'hui entendue vient donc d'une interprétation partielle du texte.

Sarah MARESCOT ~ Chahrazad SAHRAOUI

Je crois [...] que c'est dans l'espoir d'immortaliser leur vertu par une renommée glorieuse que les hommes, et d'autant plus généreusement qu'ils sont meilleurs, sont prêts absolument à tout ; car ce qu'ils aiment c'est l'immortalité. Ceux qui sont féconds dans leurs corps, continua-t-elle, se tournent de préférence vers les femmes, et leur amour consiste à procréer afin de s'assurer l'immortalité, la survivance de leur nom et le bonheur, pour un avenir qu'ils s'imaginent éternel. Quant à ceux qui sont féconds selon l'âme (car il est vrai qu'il est des êtres dont l'âme est plus féconde que le corps, dans son domaine particulier, celui de l'intelligence et de toute forme de vertu, ce sont, entre autres, les poètes créateurs, et tous les gens de métier auxquels on reconnaît le génie de l'invention ; mais, de toutes formes de l'intelligence la plus haute et de beaucoup la plus belle est celle qui s'emploie à ordonner les cités et les maisons et

dont le nom est prudence et justice). Or, quand l'un de ces êtres en qui, dès sa jeunesse, résida cette fécondité selon l'âme qui en fait quelqu'un de divin, arrive à l'âge où l'on désire d'enfanter et de procréer, lui aussi, je pense, ira cherchant partout la beauté à engrosser ; car il ne pourrait jamais procréer dans la laideur. C'est ainsi que sa fécondité lui fait préférer un beau corps à un corps difforme ; et, pour peu qu'il rencontre une âme également belle, noble et bien venue, cette double beauté exalte encore son amour ; déjà, devant cet être, il se sent pressé de propos sur la vertu, sur ce que doit être et faire un homme de bien ; déjà il se met à l'instruire¹. Je pense que le contact et la fréquentation de la beauté lui permettent d'enfanter ce dont il était gros ; absent, présent, il y songe, et tous deux nourrissent en commun le fruit de sa fécondité. Ainsi, une intimité bien plus grande, un attachement bien plus solide que ceux qu'entretient un foyer les unissent, parce qu'ils jouissent en commun de plus beaux et de moins périssables enfants. Il n'est personne, en effet, qui ne préfère ces enfants-là à ceux des hommes et qui, songeant à Homère, à Hésiode et aux autres grands poètes, ne leur envie les descendants qu'ils ont laissés, ces enfants eux-mêmes immortels qui leurs valent un renom et une gloire impérissables² ; [...]

Ces enfants-là leur ont déjà valu bien des temples : en peut-on dire autant des enfants des hommes ?

Tels sont, Socrate, les mystères³ de l'amour auxquels tu pourrais toi-même être initié ; mais le dernier degré et la révélation à laquelle conduit la droite voie⁴, j'ignore s'ils sont à ta portée. Je n'en continuerai pas moins à parler avec la même ferveur, et, si tu le peux, tâche de me suivre jusque-là !

Il est donc nécessaire que l'initié qui veut, par la voie droite, parvenir à ce but, commence tout jeune à rechercher la beauté dans les corps et qu'il n'aime d'abord, s'il a un bon guide, qu'un seul corps qui lui inspire de belles paroles⁵ ; puis, qu'il se rende compte que la beauté de tel ou tel corps est pareille à celle de tel autre et qu'enfin tant qu'on poursuit la beauté dans la forme, ne pas voir que tous les corps, n'ont qu'une seule et même beauté serait folie⁶. Pénétré de cette pensée il s'éprendra dès lors de

¹ Dans la Grèce antique, le couple qui est célébré est homosexuel, cette homosexualité est codée et doit se constituer d'un Eraste et d'un Eromène. L'Eraste – l'homme adulte – donne au jeune homme (l'Eromène) toute la connaissance et la culture qui constituent son éducation de futur citoyen, d'homme. Cette relation amoureuse s'entretient dans un certain schéma de maître à élève ; elle est mise en valeur dans la culture grecque, féconde à sa manière.

² Il est question ici des œuvres, sagesses enfantées par ces hommes « féconds selon l'âme », elles constituent leurs immortalités et sont des enfants bien plus glorieux selon la prêtresse Diotime, car ils sont eux-mêmes immortels.

³ Dans le monde grec, les Mystères sont des rites ou cultes secrets qui ne sont accessibles qu'aux initiés.

⁴ La voie d'élévation intellectuelle.

⁵ Il se dessine un certain parcours, selon lequel l'initié, pour arriver à la voie d'élévation dont parle Diotime, doit passer par *Eros* (l'amour-désir).

⁶ Selon Diotime, les beautés sont plurielles et s'égalent, c'est pour cela que la beauté selon l'âme s'avère « plus précieuse » car elle est singulière.

la beauté en tous les corps, se dépouillera de toute passion qui serait fixée sur un seul, ne pouvant plus désormais que dédaigner et compter pour rien sa singularité. Après quoi, la beauté des âmes lui paraîtra tellement plus précieuse encore que même s'il trouve une âme de qualité dans un corps médiocrement beau, il n'en demandera pas plus, l'aimera, l'entourera de soins, enfantant et recherchant des paroles capables de rendre sa jeunesse meilleure ; de là, il sera nécessairement amené à considérer la beauté des actions et des règles et à voir qu'elle relève toujours de la même beauté originelle, en sorte qu'il donnera toujours moins de prix à la beauté des corps. Des actions, il s'élèvera aux connaissances, afin qu'il en découvre à son tour la beauté et que, mesurant du regard l'étendue déjà plus vaste du Beau, il renonce à n'en aimer qu'un fragment, tel beau garçon, tel bel homme, telle belle action, comme un esclave avili par son esclavage, et que, tourné désormais vers le vaste océan du Beau, il enfante de nombreuses et admirables paroles et de ces pensées qu'inspire l'insatiable soif de la sagesse, jusqu'au jour où fortifié, grandi par la contemplation, il discernera enfin une connaissance unique, celle du Beau⁷ dont je vais maintenant te parler.

Efforce-toi, poursuivit-elle, de me prêter ici toute l'attention dont tu es capable. Celui que la voie des mystères de l'amour aura conduit jusque-là, après avoir gravi les degrés du beau, s'avançant désormais vers le terme de cette initiation, discernera soudain une beauté d'une nature merveilleuse [...] cependant que les choses belles en participent, mais sans que leur naissance et leur mort ne lui enlèvent ni ne lui ajoutent rien, sans qu'elles l'altèrent en aucune façon. Lors donc qu'on s'est élevé par une juste conception de l'amour des garçons, des choses de ce monde à cette beauté-là, si l'on commence à l'entrevoir, c'est qu'on est tout près de toucher au terme de l'initiation⁸. En effet, la seule façon correcte de s'initier ou d'être initié aux mystères de l'amour est précisément de commencer par les beautés de ce monde et de s'élever sans cesse, comme par degrés, à cette Beauté-là, d'un beau corps à deux, de deux à l'ensemble, de la beauté des corps à celle des actions, de celle des actions à celle des connaissances dont l'objet n'est autre que cette Beauté-là, et enfin apprendre ce qu'est le Beau en soi⁹.

Platon, *Le Banquet*

⁷ On peut plutôt entendre ce mot comme « le Bien », qui serait pour Socrate le sommet d'une existence régie par l'amour de la vérité et de la vertu.

⁸ Le terme de cette initiation qui est donc l'accès au Beau, autrement dit au Bien, à la Vérité.

⁹ Cette conception veut que l'accès à un Idéal se construise véritablement comme une initiation faite de paliers : de l'expérience de la beauté des corps à celle de la beauté des actions puis des connaissances, pour enfin atteindre un idéal nommé Beauté par excellence.

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

Charles Baudelaire, « Hymne à la Beauté », *Les Fleurs du mal*

La vie de Baudelaire est placée sous le signe de la souffrance et de la violence dans son rapport aux autres et à lui-même. Artiste qui cultive sa marginalité et sa débauche, il rompt dans son recueil *Les Fleurs du mal* avec la tradition platonicienne qui veut que le Beau soit lié au Bien, à la Vérité. Son mal de vivre motive sa création et son génie consiste à extraire la Beauté de la douleur.

Dans ce poème tiré de la partie « Spleen et Idéal », le poète s'interroge sur la Beauté : est-elle divine ou satanique ? Dès le début elle prend le visage d'une femme tout à la fois bienfaisante et démoniaque.

La Beauté est double pour Baudelaire : une alliance à la fois du Bien et du Mal ; un mystère facteur de désordre. Le poète se met pleinement au service de la Beauté qu'il reconnaît comme une entité fascinante. En arrière-plan se dessine le thème de l'amour : il peut tout aussi bien être perte que rédemption.

Sarah MARESCOT

« Hymne à la Beauté »

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
Ô Beauté ? Ton regard, infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ;
Tu répands des parfums comme un soir orageux ;
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ?
Le Destin¹ charmé suit tes jupons comme un chien ;
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques ;
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant²,
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,
Crépète, flambe et dit : Bénissons ce flambeau !

¹ Le Destin, chez les Grecs, commandait même aux dieux.

² La Beauté est donc indépendante du Bien

L'amoureux pantelant incliné sur sa belle
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
Ô Beauté, monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène³,
Qu'importe, si tu rends, – fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine⁴ ! –
L'univers moins hideux et les instants moins lourds.

Charles Baudelaire, « *Les Fleurs du mal* » (1857)

³ Les sirènes sont des créatures dangereuses dont le chant, extrêmement beau, attire les matelots sur les récifs, les condamnant ainsi à mort.

⁴ La Beauté soumet le poète qui se veut son serviteur.

Romain Rolland, « Le premier amour », *Jean-Christophe*

Romain Rolland inaugure au XX^e siècle ce qu'il appelle lui-même le « Roman fleuve » avec son œuvre en dix volumes : *Jean-Christophe*. Tiré du deuxième volume de l'œuvre, intitulé « Le Matin », le texte ci-dessous nous livre les prémices d'une union amoureuse entre les deux personnages principaux : Christophe et Minna. Le passage est une description toute particulière de leurs comportements face au sentiment amoureux qui se mêle à la beauté de l'espace bucolique de la scène.

L'extrait met en évidence la beauté qui réside dans l'union absolue de ces deux êtres, et qui laisse naître chez eux l'état d'« absolue pureté du premier amour ». L'expérience de l'autre mène les personnages à découvrir en eux un sentiment de pureté et de sincérité encore jamais éprouvé.

On retrouve chez Rolland un écho de la réflexion de Socrate sur la beauté du corps et de l'âme, sur l'expérimentation de l'amour comme voie menant au Bien. D'abord dans sa manière de mêler la nature et l'amour mais aussi dans sa façon d'élever les âmes de ses personnages, Rolland fait d'eux des êtres absolument sincères et honnêtes : « Ils étaient pénétrés d'amour, un amour doux, profond, absurde. Tout le reste avait disparu. Plus d'égoïsme, plus de vanité, plus d'arrière-pensées. ». La découverte d'Éros par des êtres tout jeunes est présentée comme très importante puisqu'elle constituerait une initiation à la vie dans son état le plus pur.

Sarah MARESCOT ~ Chahrazad SAHRAOUI

Un jour vint. – Il avait plu toute la matinée et une partie de l'après-midi. Ils étaient restés enfermés dans la maison, sans se parler, à lire, bâiller, regarder par la fenêtre ; ils étaient ennuyés et maussades. Vers quatre heures, le ciel s'éclaircit. Ils coururent au jardin. [...] Ils étaient côte à côte, et ne se regardaient pas ; ils ne pouvaient se décider à rompre le silence. Une abeille vint gauchement s'accrocher à une grappe de glycine, lourde de pluie, et fit basculer sur elle une cataracte d'eau⁵. Ils rirent en même temps ; et aussitôt, ils sentirent qu'ils ne se boudaient plus, qu'ils étaient de bons amis. Pourtant ils continuaient à ne pas se regarder.

Brusquement, sans tourner la tête, elle lui prit la main, et elle lui dit : « Venez ! »

Elle l'entraîna en courant vers le petit labyrinthe boisé⁶, aux sentiers bordés de buis, qui s'élevait au centre du bosquet. Ils escaladèrent la pente, ils glissaient sur le sol détrempé ; et les arbres mouillés secouaient sur eux leurs branches. Près d'arriver au faite, elle s'arrêta, pour respirer.

« Attendez... attendez... » dit-elle tout bas, tâchant de reprendre haleine.

Il la regarda. Elle regardait d'une autre côté : elle souriait, haletante, la bouche entr'ouverte ; sa main était crispée dans la main de Christophe. Ils sentaient leur sang battre dans leurs paumes pressées et leurs doigts qui

⁵ Chute d'eau remarquable par son débit et son bruit.

⁶ La présence de ce « labyrinthe boisé » introduit les deux personnages dans un espace de recherche et d'initiation.

tremblaient. Autour d'eux, le silence. Les pousses blondes des arbres frissonnaient au soleil ; une petite pluie s'égouttait des feuilles, avec un bruit argentin⁷ ; et dans le ciel passaient les cris aigus des hirondelles.

Elle retourna la tête vers lui : ce fut un éclair. Elle se jeta à son cou, il se jeta dans ses bras.

« Minna ! Minna ! chérie !... _ Je t'aime, Christophe ! Je t'aime ! »

Ils s'assirent sur un banc de bois mouillé. Ils étaient pénétrés d'amour, un amour doux, profond, absurde. Tout le reste avait disparu. Plus d'égoïsme, plus de vanité, plus d'arrière-pensées. Toutes les ombres de l'âme étaient balayées par ce souffle d'amour. « Aimer, aimer » –, disaient leurs yeux riants et humides de larmes. Cette froide et coquette petite fille, ce garçon orgueilleux, étaient dévorés du besoin de se donner, de souffrir, de mourir l'un pour l'autre. Ils ne se reconnaissaient plus, ils n'étaient plus eux-mêmes ; tout était transformé : leur cœur, leurs traits, leurs yeux rayonnaient d'une bonté et d'une tendresse touchantes. Minutes de pureté, d'abnégation⁸, de don absolu de soi, qui ne reviendront plus dans la vie !

Romain Rolland, *Le Matin, Jean-Christophe* (1904-1912)

⁷ Qui résonne comme l'argent.

⁸ Renoncement, sacrifice volontaire, consenti dans un intérêt supérieur et portant sur soi-même ou sur une valeur qui représente généralement un intérêt, une ambition, une satisfaction légitimes.

Louis Aragon, « Prose du bonheur et d'Elsa », *Le Roman inachevé*

Dans « Prose du bonheur et d'Elsa », texte issu du *Roman inachevé* publié en 1956, Louis Aragon célèbre son épouse Elsa Triolet rencontrée en 1928 et elle-même écrivain, dans un poème final très dense qui se présente véritablement comme une ode à cette femme aimée.

Il y a dans le poème – et tout particulièrement dans notre extrait – une évolution personnelle du poète qui s'opère avant et après cette rencontre dans un mouvement d'ascension : on constate d'abord son égarement, qui se dénoue ensuite avec la venue d'Elsa, sa femme qui tout au long du poème sera déifiée. Elle apparaît en effet comme une créatrice, une initiatrice mais également comme une rédemptrice puisqu'elle est celle qui permet au poète d'échapper à une sorte de destin fatal qui le menait peu à peu à sa perte. Les deux âmes finissent par se mêler ; dans une fusion qui libère le poète en lui donnant un second souffle, une seconde vie. De la même manière que notre texte de Platon, Aragon exprime, dans sa relation avec Elsa, l'idée que l'amour est pour lui un moyen d'élévation, la source de son inspiration artistique et la condition de son accomplissement. Aragon met au centre de l'initiation la figure féminine : l'amour donné par la femme aimée est celui qui tout particulièrement, permet à l'homme de vivre une nouvelle naissance et de s'élever vers sa véritable destinée.

Sarah MARESCOT ~ Chahrazad SAHRAOUI

[...]

Comme un battoir⁹ laissé dans le bleu des lessives
Un chant dans la poitrine à jamais enfoui
L'ombre oblique d'un arbre abattu sur la rive
Que serais-je sans toi qu'un homme à la dérive
Au fil de l'étang mort une étoupe rouie¹⁰
Où l'épave à vau-l'eau¹¹ d'un temps évanoui

J'étais celui qui sait seulement être contre
Celui qui sur le noir parie à tout moment
Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant
Que serais-je sans toi que ce balbutiement

Un bonhomme hagard qui ferme sa fenêtre
Le vieux cabot¹² parlant des anciennes tournées
L'escamoteur qu'on fait à son tour disparaître
Je vois parfois celui que je n'eus manqué d'être

⁹ Palette en bois utilisée pour battre le linge.

¹⁰ Résidu grossier de fibres textiles qui a macéré dans l'eau.

¹¹ En déroute, à la dérive.

¹² On utilise aussi « cabotin » pour parler d'un mauvais comédien.

Si tu n'étais venue changer ma destinée
Et n'avais relevé le cheval couronné¹³

Je te dois tout je ne suis rien que ta poussière¹⁴
Chaque mot de mon chant c'est de toi qu'il venait
Quand ton pied s'y posa je n'étais qu'une pierre
Ma gloire et ma grandeur seront d'être ton lierre¹⁵
Le fidèle miroir où tu te reconnais¹⁶
Je ne suis que ton ombre et ta menue monnaie

J'ai tout appris de toi sur les choses humaines
Et j'ai vu désormais le monde à ta façon
J'ai tout appris de toi comme on boit aux fontaines
Comme on lit dans le ciel les étoiles lointaines
Comme au passant qui chante on reprend sa chanson
J'ai tout appris de toi jusqu'au sens du frisson

[...]

Louis Aragon, « Prose du bonheur et Elsa »,
Le Roman inachevé (1956)

¹³ Cheval qui, après une chute, présente au genou un cercle sans poil, couvert d'une cicatrice.

¹⁴ Aragon reprend sans aucun doute l'image de la création de l'homme par Dieu évoquée dans le deuxième chapitre de la Genèse : « L'éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint une âme vivante » (*La Bible Segond*, édition de 1975).

¹⁵ Le lierre a pour caractéristique de s'accrocher très solidement à une base pour pouvoir pousser en direction de la lumière. Aragon se compare au lierre d'Elsa, il fait donc d'elle son tuteur (au sens botanique du terme), qui lui permet de s'élever.

¹⁶ Précédemment il a été constaté la référence à la Genèse et à la création de l'homme, qui fait d'Elsa une créatrice. Dans la Genèse il est aussi dit que « Dieu créa l'homme à son image » ; or le miroir est le symbole de l'image par excellence. Ce vers est encore une référence à la Création, qui dans ce poème, n'a d'autre origine qu'Elsa.

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

Gustave Doré : *Dante et Béatrice au Paradis*

Dante et Béatrice, un couple mythique de la Littérature

L'amour de Dante (1265-1321) pour Béatrice, une jeune Florentine dont il se serait épris dès son enfance, est le modèle même d'un amour idéalisé, quasi divinisé. Béatrice est la muse et l'inspiratrice de Dante, qui lui consacre une place dans tous ses ouvrages. Il fait d'elle son guide, son initiatrice, sa lumière. Dans *Le Paradis*, troisième partie de *La Divine Comédie*, Dante parvient enfin à la porte du Paradis, après être descendu à travers les neuf cercles de l'Enfer, puis avoir gravi la montagne du Purgatoire, le tout sous la conduite de Virgile. Mais celui-ci ne peut l'accompagner au-delà car il n'est pas chrétien, étant né avant la venue du Christ. C'est donc la muse de Dante, Béatrice, qui prend le relais et guide Dante dans son élévation au travers des neuf sphères concentriques du paradis jusqu'à l'ultime dixième sphère : l'Empyrée.

Le graveur Gustave Doré, qui a illustré la plupart des grandes œuvres de la littérature, réalise en 1868, après *L'Enfer* et *Le Purgatoire*, l'illustration du *Paradis*. La gravure reproduite ci-dessous correspond au chant XXX du *Paradis*, au moment où Dante et Béatrice atteignent le dixième ciel : l'Empyrée. On y voit les deux silhouettes unies du couple, en contemplation devant la lumière de l'Empyrée. Le temps et l'espace fusionnent dans le cercle de lumière de la rose céleste.



Dante et Béatrice au Paradis, contemplant la rose céleste, Gustave Doré, 1868

Édition illustrée du *Paradis* de Dante.

Frida Kahlo, *Diego et moi*

Un couple mythique de l'Art

Diego Rivera et Frida Kahlo ont formé au milieu du XX^e siècle l'un des couples les plus charismatiques dans le domaine de l'Art : deux figures empreintes de la révolution mexicaine de 1907, qui se lieront notamment dans le cadre des réunions du parti communiste. Deux figures pourtant bien différentes : Frida Kahlo commence sa carrière à la suite d'un accident très grave ; durant ces années, alitée, Frida découvre véritablement la peinture, en autodidacte ; de son côté, Diego, de vingt ans son aîné, est un peintre reconnu au Mexique : il a fait ses études aux Beaux Arts de San Carlos et il peint notamment les fresques du palais présidentiel et de bien d'autres bâtiments officiels à Mexico puis aux États-Unis.

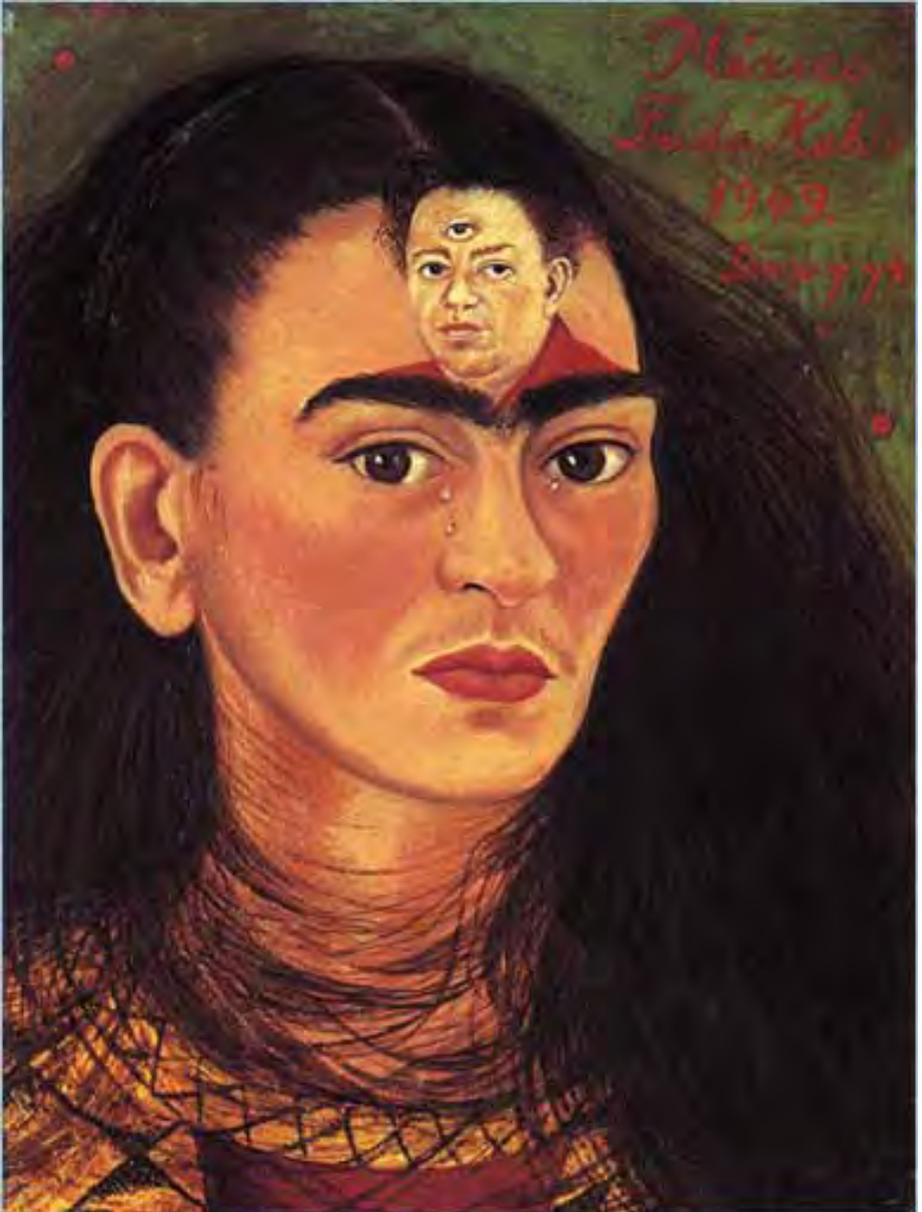
En 1928, Frida est une femme qui cherche à s'émanciper et qui refuse le schéma conjugal traditionnel mexicain ; déterminée à devenir indépendante, elle montre à Diego ses premières peintures en lui demandant un avis très honnête sur la valeur de son art. Le peintre est très impressionné devant la technique, la violence et la sincérité des tableaux de Frida. Il dira d'ailleurs que « pour [lui], il était manifeste que cette jeune fille était une véritable artiste ». Diego et Frida se marient et évoluent tous deux dans leur art, en puisant l'un chez l'autre, dans une certaine forme de complémentarité entre initié et initiateur. Cette ascension artistique et idéologique à deux est néanmoins une source de souffrance. En effet, pour Frida, les incessantes infidélités de Diego, qui prétend devoir passer par la possession des corps féminins pour arriver à l'inspiration et à la création artistique, sont insupportables.

Ce tableau, peint en 1949 est un des innombrables autoportraits de Frida. Cependant on y remarque très rapidement, du fait de la sobriété du tableau, la présence de Diego Rivera sur son front, présenté ici comme un troisième œil, son troisième œil. À bien regarder, vous remarquerez également que le visage de Diego est lui-même surmonté d'un troisième œil. Ce symbole de la vision immatérielle de l'artiste est, chez Frida, son mari lui-même ; or cette « dépendance » semble être source de souffrance si l'on en croit la particulière tristesse qui émane du portrait.

Pour le couple, la relation initié-initiateur se clôt par une séparation douloureuse : les deux artistes cultivent chacun une identité tellement forte et tellement différente que leur communion devient difficile.

Le texte de Socrate, lui, envisage la relation dans sa dimension éternelle, sans qu'elle ne connaisse la difficulté ni la séparation.

Sarah MARESCOT ~ Chahrazad SAHRAOUI



Diego et moi, Frida Kahlo, 1949

Huile sur toile, montée sur masonite, 29,5 x 22,4 cm
Collection privée, New York.

Abdellatif Kechiche, *La Vie d'Adèle* : chapitres 1 et 2

La Vie d'Adèle d'Abdellatif Kechiche, film adapté de la bande dessinée *Le Bleu est une couleur chaude* de Julie Maroh, sorti en 2013, raconte le parcours d'Adèle (Adèle Exarchopoulos), une jeune lycéenne, qui après une brève aventure décevante avec Thomas, un garçon de son lycée, rencontre Emma (Léa Seydoux), artiste peintre, étudiante aux Beaux-Arts ; c'est le coup de foudre.

Emma semble d'abord endosser le rôle d'initiatrice d'Adèle : elle l'aide en philosophie, lui fait découvrir les arts, l'initie à la sexualité. En cela, le film peut être rapproché du discours de Socrate : la relation amoureuse entre les deux jeunes femmes conduit à une initiation, à une quête spirituelle, à la recherche du Beau. Cependant cette relation va s'avérer décevante quelques années plus tard : Adèle, jeune institutrice ne sera jamais vraiment initiée à l'univers artistique et intellectuel d'Emma et de ses amis, et restera cantonnée à un rôle de muse et de ménagère. Complexée, elle s'engagera dans une brève aventure avec un collègue et sera jetée dehors par sa compagne.

Un peu plus tard, Emma, qui a fondé une famille avec une autre femme et la fille de celle-ci, parvient à s'assurer les deux sortes de descendance dont parle Socrate : physique (même si elle n'est pas la mère biologique de sa fille) et spirituelle, ses œuvres étant exposées dans une galerie d'art renommée, tandis qu'Adèle ne parvient pas à se remettre de la séparation. Ce déséquilibre entre l'initiatrice et l'initiée diffère fortement de la vision idéale de Socrate qui n'envisage pas un tel cas.

Guillaume GENESTAR

